

Réda périphérique – de banlieue à banlieue

Rien de plus éloigné de la notion d'enracinement que celle d'interstice – entredeux, « mince espace qui sépare deux choses » (*TLF*), ce qui pour des sociologues peut aller jusqu'à « niche, terrain vague, dent creuse, friche, angle mort, zone, interface... ». Voilà qui convient bien au poète contemporain Jacques Réda, qui n'aime rien tant que les « terrains vagues », « friches » ou encore la « zone », cette banlieue incertaine qui entourait Paris et dont il parle par exemple dans *L'Herbe des talus* en 1984.

Au début de ses pérégrinations, dans *Les Ruines de Paris* (1977), il ne peut totalement éviter la notion de « centre ». Il commence son premier livre sur les lieux par une évocation de son cœur, la Concorde, qu'il métamorphose en port à la Lorrain, paré pour le départ. Et de fait progressivement il va s'éloigner vers les quartiers périphériques – le XVe des anciennes usines Citroën, Belleville où il n'habite pas encore, il demeure alors comme par hasard dans le XVe arrondissement – où l'on dit que « l'on va à Paris » quand on va dans le centre. Son terrain de chasse privilégié, si l'on ose dire, c'est la banlieue, ainsi Pantin dans *Le Sens de la marche* (1990), comme par défi aux canons de la poésie : « Non, ce n'est pas poétique, mais qu'est-ce qui l'est, et qu'importe si c'est ce qu'il faut dire ? » (p. 47)

Réda aime les « bicoques », « l'inachevé, l'étriqué, l'inabouti, le mal-foutu ». Quand il pénètre dans ces quartiers de bric et de broc – la « zone », c'est-à-dire la (petite) ceinture – « il lui semble qu'il atteint tout de suite leur centre qui n'existe pas » (*Le Citadin*, Gallimard 1998, p. 80) : étrange oxymore, l'intérêt est que cela se dérobe, sinon le centre n'en est plus un. Et c'est donc dans les banlieues et non à l'intérieur des villes qu'il faut le chercher, « ce centre insituable qui hante l'univers suburbain » (*ibid.*, p. 92).

Quand il s'aventure dans des pays plus lointains, d'abord la province française, comme Troyes dont il commence par visiter consciencieusement le quartier historique, Réda très souvent préfère infiniment des lieux d'ordinaire méprisés comme le quartier de la gare, à ses yeux tellement plus authentique avec ses petits hôtels miteux où Réda aime à séjourner. Et s'il explore l'Europe, en solex et en train, il excelle à transformer les sites les plus prestigieux, tel l'Acropole d'Athènes, en lieu improbable, surplombant un quartier misérable. Plus exactement ce qu'il ne retient pas dans ses pérégrinations, ce sont les hauts-lieux célébrés par les guides touristiques. Réda explorant le monde va de banlieue en banlieue, et celles-ci semblent universelles. C'est ainsi qu'en se rendant enfin à Elisabethville, dont il a rêvé

pendant toute la guerre, il découvre que cette cité mythique, née d'un caprice d'une princesse belge, est assez comparable, en plus triste, à un faubourg de Nouméa » (*Aller à Elisabethville*, Gallimard L'un et l'autre, 1995, pp. 94-95).

Lui qui aime les banlieues à l'ancienne finit par déchanter. Il se rend compte de l'erreur qu'il a commise en célébrant les faubourgs, « maintenant désastreusement en extension partout » (*Rec. P.*, 136). La notion de centre tend à disparaître : dans le chemin de fer d'aujourd'hui, « les centres multipliés font éclater la notion de centre et d'axe au profit de la *correspondance*, simple nœud dans les mailles du filet » (*Châteaux des courants d'air*, Gallimard 1986, p.100). Cette disparition du centre aboutit à « la globale conurbation de la planète métamorphosée en bouquets de bouquets de banlieues » où « il n'y aura plus vraiment de départs, plus vraiment d'arrivées (et bien sûr plus de banlieues non plus » (*ibid.*, p. 101). Les banlieues tant aimées de Réda n'avaient de sens que par rapport au centre, et l'universalisation de ce que Marc Augé a qualifié de « non-lieux » n'est en réalité pas faite pour plaire au poète.

Christine Dupouy